

Formation et évolution d'un paysage de terrasses, depuis le Moyen Âge à l'actuel, dans la montagne brûlée de Rodès (Pyrénées-Orientales)

Aymat CATAFAU

Université de Perpignan – Via Domitia, Centre de recherche historique sur les sociétés méditerranéennes (CRHiSM) (catafau@univ-perp.fr)

Michel MARTZLUFF

Université de Perpignan – Via Domitia, MÉDI-TERRA (martzluff@univ-perp.fr)

Olivier PASSARRIUS

Conseil général des Pyrénées-Orientales, Centre de recherche historique sur les sociétés méditerranéennes (CRHiSM) (olivier.passarrius@cg66.fr)

En août 2005, un incendie de 1 900 hectares dans la moyenne montagne pyrénéenne, au-dessus du village de Rodès, dans la vallée de la Têt (fig. 1), a révélé un paysage ancien, riche en vestiges de l'occupation humaine et jusque-là masqué par un épais maquis. Le secteur offrait l'intérêt de la présence de deux villages médiévaux abandonnés et d'une complémentarité entre un plateau humide granitique, propice à l'élevage, et des versants pentus dominant la vallée du Conflent, aménagés en terrasses de cultures.



FIG. 1. – *La montagne brûlée de Rodès (Pyrénées-Orientales) : sur les premiers contreforts du Conflent, rive gauche de la Têt, altitude moyenne 300-400 mètres (© A. Catafau).*

Compte tenu de la repousse très rapide de la végétation, nous avons organisé une campagne de prospections archéologiques systématiques, sans aller plus loin que des interventions archéologiques légères (débroussaillage des ruines, relevés des structures). Ces travaux de terrain, accompagnés de recherches en archives et d'études en laboratoire, ont réuni une vingtaine d'archéologues, historiens, géographes, géologues. Les résultats

viennent d'en être publiés¹ dans notre ouvrage *Archéologie d'une montagne brûlée*. Nous voudrions ici illustrer quelques problèmes rencontrés dans la datation des aménagements et préciser notre démarche méthodologique.

Notre objectif était de comprendre la formation de ces paysages, d'identifier et si possible de dater leur évolution. La difficulté principale fut de lire un véritable palimpseste de formes paysagères superposées, révélées par des aménagements dont la seule trace est minérale : murettes, murs de séparation de parcelles, cabanes paysannes, bergeries et enclos d'élevage, traces d'aménagement de sources et d'irrigation, chemins empierrés et clôturés, etc., avec le souci permanent de la datation, au moins relative et si possible absolue, de ces formes, et surtout de leurs changements.

Les éléments de datation dont nous disposons pour ces traits remarquables du paysage rural étaient variés, de nature diverse, parfois difficiles à mettre en correspondance :

- Les textes sur les cultures, maisons, cabanes, chemins ;
- La présence de céramiques à proximité de ces aménagements ;
- La présence ou l'absence de ces aménagements sur le cadastre napoléonien ;
- La typologie des constructions, l'utilisation de gros blocs de roche ou de moellons éclatés dans les murs de terrasses ;
- Les traces d'aménagements sur la roche et les marques de débitage de la pierre ;
- Les témoignages de l'érosion : sols disparus, traces de socs d'araire sur le rocher natif.

Nous avons choisi de présenter quelques exemples permettant d'illustrer les problèmes de datation de ces aménagements.

Vestiges de vieilles terrasses, traces de labours et restes de terrasses récentes sur la partie haute du village médiéval de Ropidera

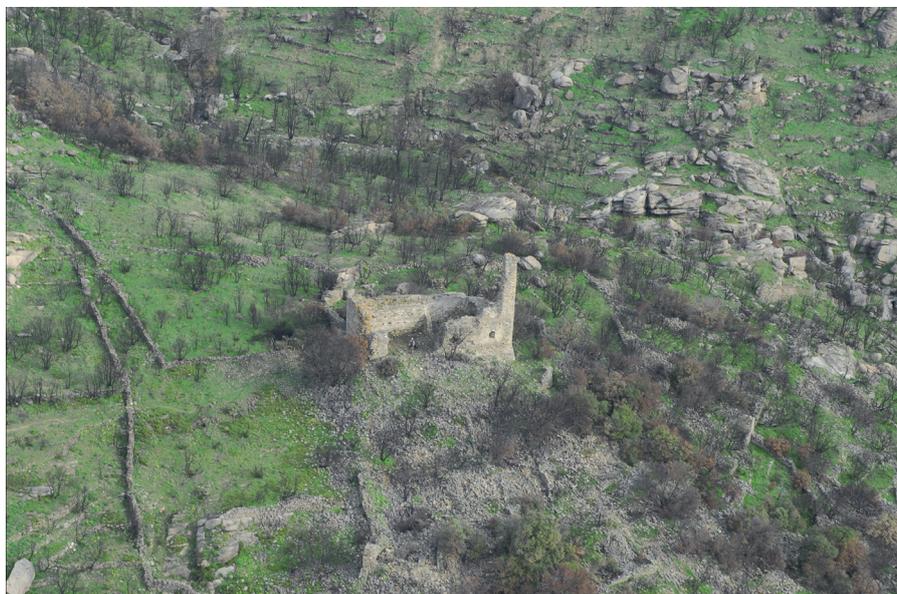


FIG. 2. – L'église du village médiéval disparu de Ropidera dominant les vestiges des maisons effondrées (© O. Passarrius).

1. O. Passarrius, A. Catafau et M. Martzluff (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*. À signaler : la parution plus récente d'un ouvrage au titre et aux thématiques très voisines : S. Tzortzis et X. Delestre (dir.), *Archéologie de la montagne européenne : actes de la table ronde internationale de Gap, 29 septembre-1^{er} octobre 2008*.

Au cœur de la zone brûlée s'élevait un village habité entre le x^e et le xv^e siècle, Ropidera (fig. 2). L'existence de ce village, son occupation puis son abandon peuvent être mis en relation avec les traces de culture et les aménagements observés dans ses alentours.

Des vestiges de murettes montrent l'armature des terrasses les plus anciennes. Elles sont constituées de très gros blocs, de dimension métrique, résultant du premier aménagement de cultures en terrasses, avec le débitage des dalles granitiques qui devaient encombrer le sol et leur utilisation pour armer la structure de base des terrasses de culture (fig. 3). Il faut savoir en effet qu'en l'absence de formations alluviales quaternaires anciennes et de grands éboulis cryoclastiques du dernier glaciaire – relativisant par ailleurs l'instabilité cyclique de ces versants² –, la météorisation de ces zones chaotiques n'a pas produit, contrairement à d'autres substrats régionaux schisteux ou calcaires, une grande quantité de petites pierres disponibles à l'épierrement après les travaux aratoires, mais au contraire des boules fractionnées par l'érosion et dont les plus petites sont d'ordre métriques, plus rarement de taille inférieure. La typologie des murs anciens mêle donc des alignements discontinus de pierres dressées, à un colmatage des interstices par des pierres plus petites. On distingue ces blocs sur les hauts du village : là, les cultures ayant été abandonnées, ils restent dressés sans plus retenir de terre. Un indice de la hauteur de ces terrasses est livré par les traces de labours sur des plaques de schiste griffées par le soc de l'araire, qui devaient donc être recouvertes de quelques dizaines de centimètres de terre, au moins 20 à 30 centimètres et sans doute plus à l'origine (fig. 4).



FIG. 3. – Au-dessus du village de Ropidera : les gros blocs d'armature des premières terrasses de culture médiévales, et les murettes plus récentes en petits moellons du xix^e siècle (© A. Catafau).



FIG. 4. – Au-dessus du village de Ropidera : traces de socs d'araire sur des schistes affleurants, jadis recouverts de terre arable (© A. Catafau).

Sauf aux alentours du village de Ropidera, aucun élément de datation céramique n'a pu être recueilli sur ces lambeaux de terrasses anciennes, la terre ayant emporté avec elle les tessons qu'elle pouvait contenir. Mais, outre le fait qu'ils se trouvent dans les zones proches d'habitats anciens et non dans celles qui furent mis en culture à l'époque moderne ou plus tardivement (zone du plateau de Ropidera, flancs abrupts de la vallée du Bellagre...), la structure de ces murs indique qu'ils ont été fondés au moment d'une première mise en culture. On a pu se demander si ces mises en cultures ne sont pas antérieures à l'installation du village, au ^xe siècle : une forte occupation de l'âge du bronze est en effet attestée sur le plateau, localisée sur des secteurs humides, naturellement voués au pâturage³. On pouvait supposer une construction des terrasses à l'époque du bronze, et leur culture (et donc leur entretien) en continu jusqu'à l'époque médiévale à laquelle remonteraient les traces d'araire. Mais cette occupation du plateau à l'âge du bronze semble toutefois liée à une économie tournée principalement vers le pastoralisme, et puis les structures anciennes de murs sont rares près des concentrations d'artefacts protohistoriques, sauf près d'une carrière d'extraction de meules, certainement médiévale. D'autre part, cette longue durée d'utilisation (environ entre 1000 av. J.-C. et 1500 apr. J.-C.) se heurterait à un autre problème : sur toute la zone, l'absence totale de vestiges d'occupation (en particulier céramiques) de l'âge du fer et de l'Antiquité classique et tardive, donne une image d'abandon de la montagne de Rodès durant un millénaire et demi (sûrement entre 700 av. J.-C. et 800 apr. J.-C.)⁴. Les terrasses, non cultivées durant si longtemps, n'auraient pas résisté à l'érosion, les terres seraient parties et n'auraient pu être remises en culture selon la même géométrie des champs au Moyen Âge. Par déduction, il est donc très probable que ces terrasses « primitives » datent ici de l'époque médiévale.

On distingue, entre ces vestiges des premiers aménagements construits en grands blocs discontinus, des murs de terrasses plus bas rassemblant de menues pierres ou parfois

3. A. Vignaud, « L'occupation du plateau de Rodès et Montalba-le-Château à l'âge du bronze ».

4. J. Kotarba, « Le plateau de Ropidera à l'époque romaine : un secteur inoccupé entre deux groupes culturels ».

constitués de moellons débités au marteau, de taille moyenne de 20 à 30 centimètres, qui retiennent des terrasses de culture beaucoup moins épaisses et moins larges. Elles s'intercalent entre l'emplacement d'anciennes murettes, en retenant un peu de la terre qui n'avait pas été enlevée par l'érosion depuis leur abandon. Ces petites murettes sont encore en place par endroits ; étant donné leur matériau de construction léger, leur bon état de conservation indique qu'elles n'ont été abandonnées que depuis peu, peut-être il y a un siècle, voire moins (fig. 5).



FIG. 5. – Au-dessus du village de Ropidera. Photo du haut : armatures de gros blocs des premières terrasses (époque médiévale, x^e - xI^e siècles) et niveau des terres enlevées par l'érosion après le x^e siècle. Au second plan, photo du bas : murettes des terrasses récentes en petit appareil (xI^e - xx^e siècles) (© M. Martzluff).

Terrasses de cultures médiévales en place, épandage et typochronologie des murettes

Auprès de la maison 4 du village, une série de murs de terrasses est en relation directe avec les murs de la maison et de l'enclos. De manière évidente, le mur de soutènement qui se trouve au-dessus du mur nord de la maison 4 ne peut exister qu'en même temps que celui-ci : en effet, il retient la terre en avant du mur de la maison, qui, dans le cas contraire, aurait été appuyée sur la pente, comme tant d'autres du village, avec un étage bas et un étage haut, tous deux ouvrant de plain-pied sur l'extérieur. On peut faire des observations de même type sur les murettes qui prolongent celle-ci ou qui prolongent certains murs de maisons médiévales.

Un élément de datation très important, sur les terrasses retenues par ces murettes, est la présence d'une très forte densité de céramiques vernissées de la période 1250-1500 environ. Cette forte densité (plusieurs tessons au mètre carré) est la preuve d'un épandage fréquent de fumier (incluant les déchets de cuisine et les débris de vaisselle) révélateur d'une mise en culture intensive. Dans les environs immédiats des maisons, les paysans de la fin du Moyen Âge cultivent sans doute des jardins et des vergers, dont le rendement est élevé, et dont le produit échappe à certains prélèvements pesant sur les céréales et la vigne.

Nous pourrions donc considérer ces terrasses de cultures situées auprès de ces maisons du Sud-Ouest du village comme de véritables fossiles des cultures médiévales. Cependant, on remarque que leur mode de construction révèle deux méthodes et deux temps de construction. Sur la partie basse du mur de soutènement jouxtant la maison 4 qui s'élève encore à une hauteur de 1,50 à 1,80 mètre environ, la structure de la construction est celle d'une murette primitive, faite de gros blocs plantés de chant (entre 0,50 et 1 mètre dans leur plus grande dimension) pouvant se rapporter au premier aménagement de la montagne. Mais, sur les deux tiers supérieurs du mur, les moellons sont de petite taille, décimétriques. Cette partie est plus récente que la base et résulte d'une construction ou reconstruction postérieure (fig. 6). Comme nous avons vu que les sols d'époque médiévale ont été ici au moins en partie conservés, on ne peut envisager un abandon prolongé de ces terrasses de culture après la désertion du village, au xv^e siècle. La reconstruction de ces murs de soutènement a donc dû être permanente, depuis le début de l'époque moderne jusqu'à une époque très proche de l'actualité.

Cette longue permanence de l'entretien des terrasses est prouvée par le maintien des terres et par le bon état de ces murettes dans la partie haute, relativement fragile. Sur quelques points, ces terrasses commencent aujourd'hui à s'effondrer, un processus qui a commencé récemment et qui, dans les décennies qui viennent, ira en s'aggravant.

Ces terrasses de cultures ont été cultivées et entretenues du xvi^e au xix^e siècle ou au xx^e siècle, pourtant, on n'y relève pas de vestiges archéologiques importants de ces époques : la céramique ramassée en prospection y est essentiellement médiévale. En effet, les cultures pratiquées à l'époque moderne en ce lieu, au moment où l'habitat voisin a disparu et où la population est allée habiter dans la vallée, sont de nature différente de celles pratiquées au Moyen Âge : plus de jardinage, plus d'hortillonnage et de cultures de vergers, plus d'amendements fréquents pour des cultures intensives. À une demi-heure de marche du village par un chemin escarpé, sur ces terrasses accrochées bien au-dessus de la vallée fertile de la Têt, il n'est pas question de « monter » du fumier ; on y cultive donc l'olivier et la vigne, souvent complantés, comme l'indique le cadastre du xix^e siècle, et quelques souches vivaces d'oliviers en témoignent encore. De cette époque restent seuls des vases à boire (*cantirs*), le plus souvent laissés brisés sur place.

Les terrasses et les sols du Moyen Âge ont donc été conservés à cet endroit grâce aux aménagements de l'époque moderne, sans que les cultures postérieures fassent disparaître leurs éléments de datation.

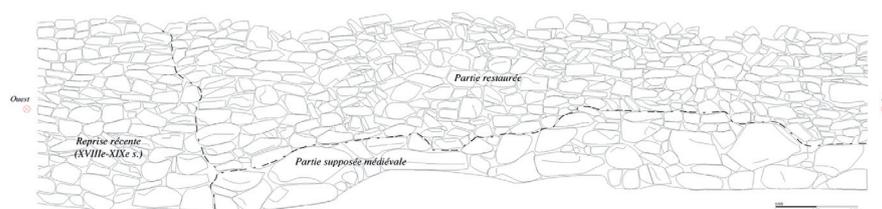


FIG. 6. – Au-dessus de la maison 4 de Ropidera : mur de soutènement dont la base ancienne est surmontée d'une partie restaurée. Le mur, à un emplacement identique depuis le Moyen Âge, soutient un sol riche en céramiques des XIII^e-XV^e siècles (© O. Passarrius).

**À quelques centaines de mètres du village de Ropidera :
le secteur irrigué du Ca del Mach, aménagements des XIX^e-XX^e siècles,
sur une occupation médiévale**

À peu de distance du village médiéval de Ropidera, sur un replat, sourdent les eaux de trois sources naturelles provenant des nappes souterraines alimentées par les dépressions humides du plateau. Cette disponibilité de l'eau sur les pentes est exceptionnelle, elle ne se trouve normalement que plus bas, au fond des vallons, ou plus haut, sur le plateau granitique. L'eau de ces sources a été captée et redistribuée sur des terrasses de cultures situées juste au-dessous d'elles grâce à un ingénieux système de petits canaux, de dérivations et d'ouvertures pour des vannes d'alimentation. Ce secteur représente une superficie modeste, d'environ 2 hectares.

Ces aménagements, encore visibles malgré une tendance au comblement par les alluvions qui continuent à y être déposées par les eaux courantes en période de pluie, sont réalisés en petits blocs et petites dalles dressées, qui donnent une image de relative fragilité (fig. 7). Les terrasses irriguées sont peu élevées, de quelques dizaines de centimètres, car la pente est faible sur ce « pla » et elles sont constituées de pierres équarries au marteau d'une taille de 20 à 30 centimètres. Certaines des terrasses sont divisées en leur milieu par des

rangées de pierres dressées espacées, qui indiquent sans doute des limites de parcelles, sans faire obstacle au passage de l'eau courante d'irrigation. Ces pierres dressées, simples dalles fichées dans le sol, sont fragiles et ne sauraient résister à des siècles d'intempéries, de piétinements et d'érosion. Elles peuvent être assimilées aux « boudules », pierres de délimitation que des actes notariés du début du XIX^e siècle signalent sur le plateau.

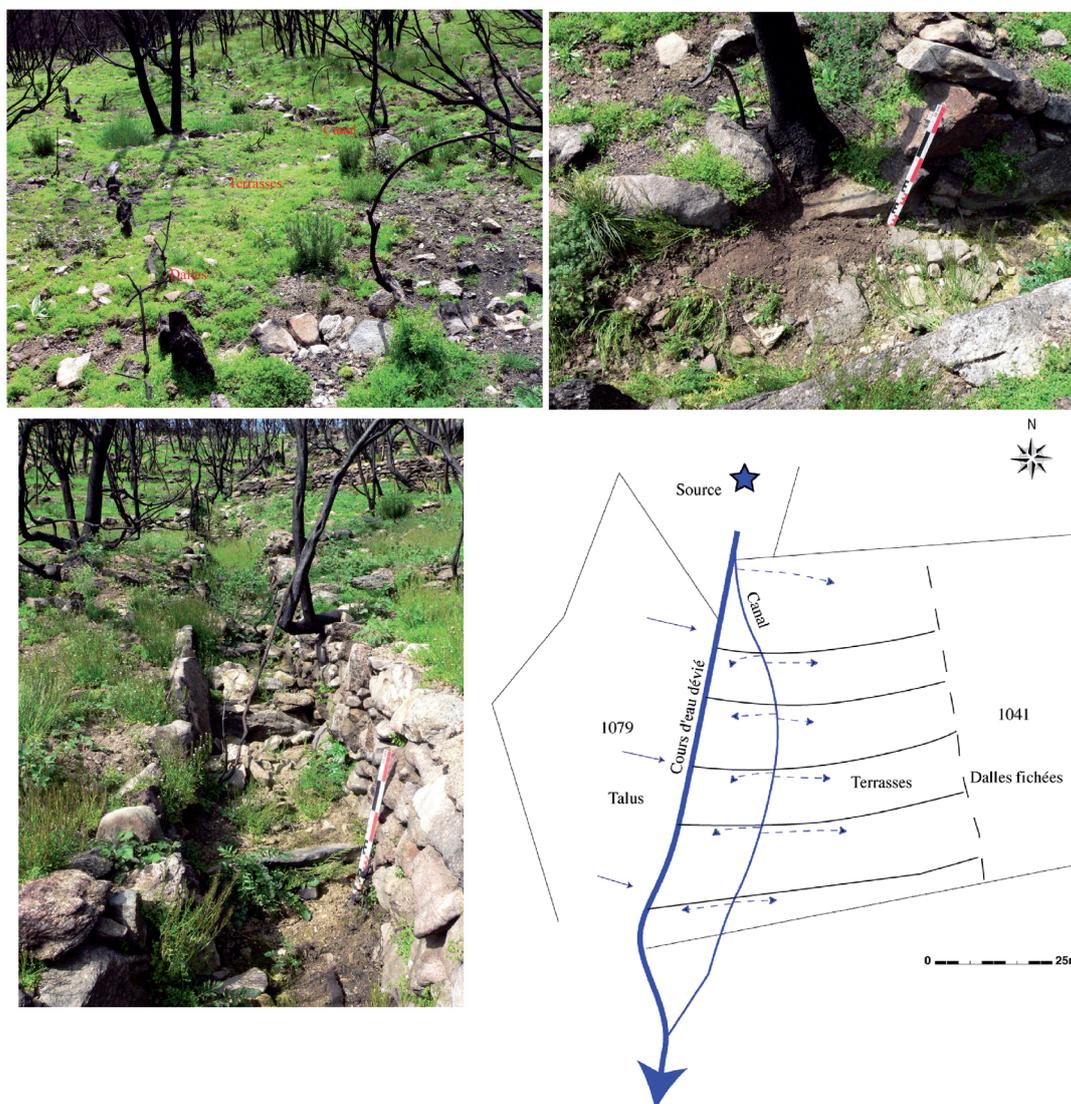


FIG. 7. – Secteur Ca del Mach, commune de Rodès, Ropidera, vestiges d'aménagements de sources, canaux récents ensablés avec céramiques du XIX^e siècle. Mais la présence de tessons médiévaux peut indiquer des aménagements de même type très antérieurs. En haut : vue de la parcelle 1041 traversée par le canal : à l'est, la parcelle est délimitée par des dalles de schiste fichées verticalement (© O. Passarrius).

Des céramiques des XIX^e et XX^e siècles (cruches à boire, récipients divers) donnent l'image d'une fréquentation régulière de ce secteur. Elles confirment l'impression d'une mise en valeur récente, dans la dernière période d'occupation agricole de la montagne, au plus fort de la densité démographique des hauts cantons. Cependant le cadastre n'indique ici aucune forme d'aménagement ou de mise en culture particulière, ni au XIX^e ni au XX^e siècle : les parcelles sont des vignes, parfois complantées d'oliviers.

Ces aménagements n'existaient donc sans doute pas au moment de la confection du premier cadastre, en 1833, car de nombreux indices nous montrent ailleurs que le territoire fut exactement parcouru et relevé lors de sa réalisation. Mais ces aménagements n'apparaissent pas non plus dans les corrections postérieures portées au cadastre. Pourtant l'irrigation ne concerne pas des vignes : on peut supposer qu'en marge de cette culture déclarée, sur ce secteur humide et plat favorable, les cultivateurs du XIX^e siècle en mal de terres, ceux qui n'ont pas accès aux terres des jardins de bord de Têt, dans la vallée, ont développé, après 1833, quelques cultures de légumineuses, sans les signaler aux agents chargés de corriger le cadastre, échappant ainsi à une fiscalité plus lourde sur les terres irriguées.

Mais la prospection systématique de ce secteur a révélé une surprise. Outre les tessons de vases des XIX^e-XX^e siècles, nous avons recueilli un nombre assez important de céramiques des XIII^e-XV^e siècles. Ces terres dépendaient au Moyen Âge du village de Ropidera. Mais cet habitat est trop éloigné pour avoir répandu ici ses déchets. La présence de ces tessons peut indiquer un épandage modéré (le fumier aurait dû être transporté à une certaine distance des maisons) ou une fréquentation régulière du lieu. Des traces d'aménagement de cette époque, il ne subsiste rien, elles ont été détruites ou recouvertes par celles des derniers siècles. Mais on peut deviner que, sur l'un des rares secteurs de la montagne de Ropidera où l'eau est disponible pour l'arrosage des terres, cette opportunité avait été mise à profit au Moyen Âge aussi, au moment où le village est habité (population estimée de cent à cent cinquante personnes). Cette « résonance » du Moyen Âge au-dessous des vestiges d'aménagement de l'époque contemporaine est la marque d'une répétition, à des époques différentes mais marquées par la densité d'occupation humaine, de formes de mise en valeur similaires, guidées par les aptitudes du terrain.

Les aménagements présents ou absents des cadastres : mur de protection de vigne et cabane du XIX^e siècle

Sur le terrain, lors des prospections comme durant les deux reconnaissances aériennes que nous avons réalisées, notre attention a été attirée par de grands murs, s'étirant parfois sur plusieurs centaines de mètres, hauts de presque 2 mètres, biens bâtis en pierres sèches équarries au marteau et bien conservés, situés souvent sur les crêtes séparant deux versants. Outre ces murs qui nous ont intrigués, nous avons aussi relevé l'emplacement de plus de quatre cents cabanes de pierre (baraques de paysans, improprement appelés *orris*)⁵, et un certain nombre d'autres aménagements, parmi lesquels des canaux de dérivation et barrages de fonds de vallon.

Les observations faites sur ces secteurs caractéristiques ont été comparées aux informations contenues dans les cadastres successifs établis en 1833, puis entre 1914 et 1940. Nous avons remarqué l'extrême précision du relevé réalisé en 1833, qui nous a permis de reconnaître en bien des endroits que les limites de parcelles dessinées par les arpenteurs suivaient très exactement des murs de séparation de parcelles.

Ainsi, le mur qui borde au nord et à l'ouest une parcelle située sur le revers nord-est du Puig Pedrous, au cœur de la zone brûlée, est parfaitement visible en vue aérienne oblique et au niveau du sol (fig. 8). Bien conservé, sur une hauteur d'environ 1,40 mètre, et large d'environ 50 centimètres, bien construit en double parement de pierres équarries au marteau, et couvert d'une rangée continue de longues pierres posées de chant, en travers, pour renforcer sa structure et peut-être empêcher les sabots des moutons ou des chèvres d'y trouver un appui, ce mur existait déjà quand le cadastre de 1833 a été dressé. En

5. A. de Pous, « L'architecture de pierre sèche dans les Pyrénées méditerranéennes ».

effet, le relevé de la parcelle sur le cadastre suit très exactement le tracé du mur, preuve que c'est lui qui a guidé les arpenteurs (il est inconcevable que le paysan se soit muni du cadastre et ait suivi exactement des lignes arbitraires tracées sur le papier pour implanter son mur). Ce sont les variations du tracé du mur, dictées par le terrain, qui se retrouvent sur le plan.



FIG. 8. – Mur de protection de vigne et cabane, à l'angle inférieur droit, sur le versant nord-est du Puig Pedrous (© O. Passarrius).

La raison de l'existence de ce mur est plus délicate à établir : il semble être un mur de clôture de la parcelle qui est identifiée sur le cadastre comme une vigne, isolée au milieu d'un ensemble de grandes parcelles de pâtures, incluant les versants rocailloux du Puig Pedrous. Ce mur aurait protégé les bourgeons de cette vigne contre les moutons, chèvres ou vaches pâturant sur les friches voisines. Bien qu'aucun mur n'existe au sud et à l'est, la vue aérienne montre, au sud, sa trace de destruction et, du côté est, un talweg existe, qui aurait pu constituer une protection suffisante, ou expliquer la disparition du mur. Reste que le mur semble avoir été beaucoup mieux construit, plus résistant, au nord et à l'ouest, ce qui pourrait s'expliquer par une seconde hypothèse complémentaire.

Cette construction soignée a pu constituer un écran pour garantir les bourgeons de quelques rangs de vigne contre les rafales violentes de tramontane, vent dominant du nord/nord-ouest. Le mur est dans ce cas parfaitement placé. Mais son efficacité devait se limiter à la protection des rangées de souches situées à quelques mètres de l'abri... En tout cas, cette hypothèse semble pouvoir être étendue à plusieurs autres murs de ce type bordant des parcelles en vigne, sur des crêtes, et faisant obstacle aussi bien à des bêtes venues de pâtures du versant voisin qu'aux rafales du vent du nord.

Cet exemple illustre aussi certaines limites de la représentation cadastrale. En effet, une magnifique cabane de pierre en encorbellement, de matériaux et de construction tout à

fait similaires à ceux des murs de la vigne, s'élève au sein de la parcelle, assez près de son angle nord-ouest protégé par le mur où une entrée ménagée dès la construction permet d'accéder directement à la cabane (fig. 9). Le mur et la cabane sont donc contemporains, comme la mise en culture en vigne. Pourtant la cabane est absente du cadastre, ni mentionnée ni dessinée, même d'un simple point. Aucune des quatre cents cabanes relevées dans nos prospections, soit à encorbellement de pierre, soit carrées à toit de tuiles, n'est reportée sur le cadastre. En effet, la cabane n'est pas considérée comme un bâtiment, elle ne paie pas d'imposition particulière. Simple refuge, abri temporaire, resserre à matériel, la cabane n'existe pas sur le plan fiscal, elle est donc omise, car insignifiante. Pourtant nous savons combien elle est utile et objet d'attentions : sa construction et son entretien témoignent d'un vrai savoir-faire de bâtisseurs de la pierre sèche. Son apparition marque pour nous le changement des relations entre l'homme et cette zone montagneuse : les premières « baraques » ou cabanes apparaissent dans nos textes, accompagnant les reconnaissances de parcelles cultivées, avec l'indication de leur construction récente, au ^{xvi}^e siècle, c'est-à-dire quand, une fois les villages de la montagne abandonnés, les paysans se trouvent habiter à une longue distance de ces terres. Le besoin se fait alors sentir d'un lieu où trouver un abri pour la pause du repas, où l'on pourra aussi garder quelques outils et les matériaux nécessaires, éventuellement même dormir quelques nuits, aux beaux jours où le travail des champs peut commencer tôt.



FIG. 9. – Mur de protection de vigne et cabane, à l'angle inférieur droit, sur le versant nord-est du Puig Pedrous, vu du sud : vestiges des terrasses basses aménageant l'espace intérieur de l'enclos cultivé en vigne. L'ouverture de la cabane est à l'opposé du vent dominant du nord (© O. Passarrius).

Autour de la cabane de cette parcelle de vigne, quelques mètres carrés de terre sont aménagés en petites terrasses, peut-être pour un potager d'appoint. Les prospections de surface ont livré quelques céramiques, allant du Moyen Âge (avant 1250) au ^{xix}^e siècle, qui attestent la longue durée de fréquentation de ces pentes, sans dater les aménagements. L'état de conservation du mur et de la cabane indique cependant que leur utilisation et leur entretien se sont prolongés dans le courant du ^{xix}^e siècle au moins.

Le cadastre napoléonien est donc parfois un bon élément de datation de certains aménagements relevés en plan par les arpenteurs. Mais l'absence d'autres éléments sur le cadastre ne peut faire l'objet d'une interprétation univoque : signifie-t-elle l'inexistence de ces éléments ou l'inutilité de les représenter ? Il faut aussi compter avec deux autres éventualités. D'abord, la possibilité pour certains paysans de cacher des aménagements postérieurs au premier cadastre pour échapper à une augmentation de fiscalité sur des parcelles irriguées, par exemple, surtout quand celles-ci sont situées en des secteurs un peu isolés, dans la montagne. De telles omissions concernent même parfois des constructions de bergeries ou de granges sur le plateau de Montalba. Par ailleurs, comme le montrera l'exemple suivant, le rythme des aménagements et des abandons de terres dans la montagne peut aller plus vite que les actualisations du cadastre et échapper ainsi à la trace écrite, quand bien même les vestiges de ces changements sont encore visibles au sol.

Murs de séparation entre cultures et friches pâturées, mise en culture des friches et abandon ultime des terrasses : les pentes du ravin du Bellagre

Entre le Casesnoves et le Bellagre, deux ruisseaux affluents de la Têt en rive gauche, se déploie un massif en longueur, d'axe nord-ouest/sud-est. Sa crête est parcourue par un mur en blocs de granit, haut de 1 à 1,50 mètre, large de 50 à 60 centimètres, long de plusieurs centaines de mètres, très impressionnant tant sur les vues aériennes qu'au niveau du sol.

Ce mur sert de limite sur le cadastre de 1833, séparant des parcelles complantées en vignes et oliviers sur le versant sud et des friches sur le versant nord. Nous avons déjà rencontré ailleurs cette configuration. Les pentes sud sont aménagées en terrasses, aujourd'hui en cours de dégradation, qui montrent dans leur structure deux temps de construction. De gros blocs ou « boules » granitiques arrachés aux chaos voisins forment l'armature des murettes, témoignage de la première mise en valeur de la montagne, peut-être contemporaine d'un site du Moyen Âge révélé par une concentration de céramiques des ^{x^e}-^{xiii^e} siècles en un secteur de ce versant. Les dernières terrasses cultivées sont construites en petits blocs taillés au marteau, qui s'intercalent entre les gros blocs subsistant des premières terrasses.

Le processus d'abandon de ces terrasses a commencé entre les deux conflits mondiaux : le cadastre de 1941 montre que la plupart des parcelles du versant sud sont devenues des friches.

Le plus surprenant, pour l'observateur d'aujourd'hui, est que le versant nord de ce massif est lui aussi couvert de terrasses, maintenant abandonnées et en ruine. Ces murettes, construites en petits blocs équarris au marteau, sont typiques des dernières époques de mise en culture, au ^{xix^e} siècle (fig. 10).

Le grand mur de crête est antérieur à ces terrasses, qui sont elles-mêmes postérieures au cadastre de 1833. Sur le cadastre de 1941, les cultures du versant nord ont complètement disparu. La seule lecture des deux cadastres, de 1833 et 1941, aurait donné une fausse idée de ce versant, que l'on aurait pu croire resté en friche durant tout le ^{xix^e} siècle. Or, l'observation du paysage montre que ce versant a été, après 1833, entièrement aménagé de murettes pour être mis en culture, sans doute en vigne.



FIG. 10. – Sur les pentes du ravin du Bellagré. Le grand mur courant sur la crête servait de séparation entre les terrasses cultivées au sud et les pâturages du versant nord. On distingue cependant, au nord, des vestiges de murs de terrasses, témoignant de la mise en culture postérieure du versant le moins bien exposé, au nord du grand mur, dans le courant du XIX^e siècle (© O. Passarius).

La croissance démographique, la multiplication de la petite propriété, la forte demande en vin, l'arrivée du chemin de fer en Conflent au milieu du XIX^e siècle, qui permet de l'exporter vers le nord, expliquent cette densification de la culture de la vigne, même sur le versant le moins bien exposé, au nord-est. Dernier mis en cultures, ce versant fut aussi le premier où la culture de la vigne fut abandonnée, avec les crises du phylloxéra et de surproduction de fin du XIX^e et du début du XX^e siècle : sur le cadastre de 1941, tout ce versant est retourné entièrement au maquis.

Le cadastre donne un *terminus ante quem* au mur, en 1833, mais l'absence des cultures du versant nord sur les deux cadastres, et l'observation de leur mode de construction, permet de cerner la période de mise en culture de ce versant aux deux derniers tiers du XIX^e siècle, en accord avec les changements économiques et sociaux de l'époque.

Nous avons mené des observations de ce type sur une dizaine d'autres secteurs, sur les vallons irrigués, sur les bergeries et les enclos d'élevage du plateau humide au nord de la zone brûlée. Archéologues et historiens, nous avons dû élaborer, à partir des données de terrain, sans fouilles, en recourant seulement aux observations typologiques, aux documents écrits et aux cadastres, une méthode de datation relative des aménagements de la montagne. Nous avons même pu proposer parfois des fourchettes de datation absolue pour des éléments de paysage bâti : terrasses, murs, cabanes, chemins, souvent considérés jusque-là comme intemporels. Nul doute que nos méthodes, très empiriques, ne puissent être critiquées et surtout améliorées. Nous espérons, par cet article, pouvoir les faire connaître et les partager avec ceux qui sont intéressés comme nous par ce défi : comprendre et dater les transformations de nos paysages de montagne.

Résumé

En août 2005, un incendie détruisit environ 2 000 hectares de forêt et de maquis entre la montagne de Rodès-Montalba (Pyrénées-Orientales). Tout un paysage de terrasses accrochées aux pentes dominant la Têt et ses affluents a été révélé. Ces murettes, associées à des cabanes en encorbellement, des chemins empierrés, de grands murs courant sur les crêtes forment un paysage minéral façonné par les hommes, dont l'aspect archaïque a entraîné bien des interprétations hasardeuses ou farfelues depuis un siècle. Pour comprendre ce paysage et en dater la formation et les évolutions, nous avons mis en place des prospections archéologiques systématiques, liées à l'étude des archives et des cadastres. Ces éléments et l'observation attentive des méthodes de taille de la pierre et de construction en pierre sèche nous ont permis d'établir une proposition de chronologie de la formation de ces paysages : les aménagements du Moyen Âge autour d'un village disparu, les constructions des premiers cortals (enclos à bétail) et des premières cabanes à partir du ^{xv}^e siècle et durant l'époque moderne, enfin la mise en culture systématique des pentes au ^{xix}^e siècle, vite suivie de leur abandon.

Bibliographie

- CALVET Marc, « Géomorphologie d'une montagne brûlée », dans Passarrius Olivier, Catafau Aymat et Martzluff Michel (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, Canet, Trabucaire (Archéologie départementale), 2009, p. 39-55.
- KOTARBA Jérôme, « Le plateau de Ropidera à l'époque romaine : un secteur inoccupé entre deux groupes culturels », dans Passarrius Olivier, Catafau Aymat et Martzluff Michel (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, Canet, Trabucaire (Archéologie départementale), 2009, p. 179-184.
- PASSARRIUS Olivier, CATAFAU Aymat et MARTZLUFF Michel (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, Canet, Trabucaire (Archéologie départementale), 2009.
- POUS Annie de, « L'architecture de pierre sèche dans les Pyrénées méditerranéennes », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, n° 3, 1967, p. 21-115.
- TZORTZIS Stéfan et DELESTRE Xavier (dir.), *Archéologie de la montagne européenne : actes de la table ronde internationale de Gap, 29 septembre-1^{er} octobre 2008*, Paris / Aix-en-Provence, Errance / Centre Camille-Jullian (Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine, 4), 2010.
- VIGNAUD Alain, « L'occupation du plateau de Rodès et Montalba-le-Château à l'âge du bronze », dans Passarrius Olivier, Catafau Aymat et Martzluff Michel (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, Canet, Trabucaire (Archéologie départementale), 2009, p. 101-138.